

tout entier à l'exécution de la tâche qu'il souhaitait depuis si longtemps, la rénovation de la colonie, qu'il mit sept années à accomplir.

Après des hostilités de quatre ans, il repartit la rive gauche du fleuve aux maures Trarz (1858), annexa les côtes du Baol, du Sine, du Saloum, la Casamance, etc ; il établit un système de forts, de fortins, de blockhaus qui assura la sécurité de la contrée, et un réseau télégraphique qui créa des communications ; il installa des comptoirs nouveaux à Dagana, à Podor, à Matan, à Salde ; enfin, il engagea une guerre d'extermination contre le prophète El-Hadji-Omar, qui avait conçu le vaste projet de fonder un immense empire musulman dans l'Afrique centrale en chassant l'étranger et en groupant les tribus indigènes en une sorte de confédération. Cette guerre, dont le résultat était une question de vie ou de mort pour notre colonie et qui n'embrassa pas moins de 300 lieues de territoire, est le fait d'armes capital de notre concitoyen ; elle se termina en 1860 par la soumission de l'apôtre de l'Islam.

Ayant couronné son entreprise en constituant des relations régulières avec le Cayor, état puissant qui sépare nos deux importants établissements de Saint-Louis et de Gorée, il quitta le Sénégal pour commander la subdivision de Sidi-bel-Abbès. (Il avait été nommé lieutenant-colonel de génie en 1855 et colonel en 1858.)

Mais on ne tarda pas à s'apercevoir de son absence sur le littoral de l'Atlantique : on s'écarta du programme tracé par son expérience, on négligea ses instructions, et les affaires périclitaient. Le 20 mai 1863, le ministre de la marine dut recourir de nouveau à son intervention. M. Faidherbe, élevé au rang de général de brigade, reprit les rênes du gouvernement au Sénégal. Deux ans après, sa santé exigeant impérieusement son retour vers un climat moins meurtrier, il vit reprendre le commandement supérieur de la subdivision de Bône.

### C'EST POSSIBLE !

A voir ce qui se passe, on croirait faire un rêve. Tout l'imprévu imaginable est dépassé. L'imprévu est arrivé, et qui sait ce qu'il peut arriver encore ?

Ces événements extraordinaires que nous voyons s'accomplir, ceux dont un contemporain en deux ans peut avoir lui-même été témoin, me rappellent un joli conte de Zschokke, intitulé : C'EST POSSIBLE.

Ce conte pourrait bien n'être que l'histoire même de l'auteur, qui n'a pas seulement écrit un ouvrage fantastique de grand mérite, mais qui a fait des livres d'histoire justement estimés et qui a joué dans son pays, la Suisse, un rôle politique important. Avec son esprit vaste et éclairé, son humeur, sa philosophie, sa parfaite tolérance, Zschokke a dû prendre de bonne heure cette devise du conseiller Stryk :

#### C'EST POSSIBLE.

C'est la devise de tous les grands esprits désabusés qu'un beau fonds d'indulgence a préservés de la misanthropie.

Lisons ensemble, aussi bien nous n'avons rien de mieux à faire aujourd'hui, l'histoire de l'excellent conseiller Stryk, et voyons si nous n'aurions pas quelque profit à méditer sa devise aimable et commode. Les puritains nous feront la moue, mais nous nous sentons assez honnêtes, mes lecteurs et moi, pour ne pas nous en inquiéter.

C'est l'éternelle question de savoir qui a raison, d'Alceste ou de Philinte, et c'est pour Philinte que nous tenons en philosophie, comme nous sommes, en matière de sentiment, du parti d'Horace contre Arnolphe, fut-il « de la Souche » des pieds à la tête.

Le conseiller Stryk conseillait en Allemagne un prince électeur quelconque. C'était avant la révolution de 89, bien que cet aimable personnage ne dise pas un mot des célèbres principes. Il n'avait guère qu'un principe, qui se résumait en ceci : Être honnête. C'était d'ailleurs un homme très-capable, très-instruit, très-actif, et dont tous les gouvernements devaient réclamer les services. Il était tout à son pays, quand même ; mais peut-être trouverait-on, aujourd'hui, qu'il était trop indifférent au sujet de ces gouvernements mêmes. On le comparerait au vieux baron Dupin, qui avait servi sous les régi-

mes. Je n'essayerai pas de le justifier de cette indifférence, qui n'était que trop réelle. C'est à ce point que, né Allemand, après avoir été employé avant 89 par l'Électeur, il servit sans nulle répugnance les Français de la Révolution, quand ils firent la conquête de leur pays. Ce n'est pas là un exemple à proposer aux Français, qui ont beaucoup de maires disposés à le suivre, et encore moins à ces maires eux-mêmes, qu'on évoque et qu'on met en prison lorsqu'ils montrent trop de complaisance pour les uhlands. Mais, au temps du conseiller Stryk, on n'avait pas là-dessus les idées actuelles. Il faut avoir joué de la liberté politique pour goûter l'indépendance nationale, et les sujets de l'Électeur ne savaient pas même ce que pouvaient être ces libertés-là. Zschokke ne nous dit point quel était cet Électeur, mais il devait être très-proche parent de celui qui, quand il avait besoin d'argent, vendait quelques milliers de ses sujets comme soldats à quelque puissance voisine, pour remettre ses finances en équilibre. Cela justifie, et au delà, le conseiller Stryk.

Zschokke nous apprend comment le conseiller Stryk, né plein de généreuses illusions, était devenu sceptique sans cesser d'être intelligent et généreux. Il avait été trompé par le meilleur de ses amis, Schneemuller, qui lui avait pris sa fortune, et par Philippine, sa fiancée, la fille du général Van Tyten, qui, le voyant pauvre, lui préféra le comte. Tout le monde a pu peu connu dans sa vie Philippine et Schneemuller.

Schneemuller signifie : « qui moule de la neige. » Ce nom est peut-être une douce malice de Zschokke, qui est rempli de grâces de toute sorte.

Après être entré dans la vie réelle par cette porte-là, il fallait que le digne conseiller Stryk en sortît par le suicide ou la philosophie. Il avait une trop bonne cervelle pour jamais songer à se la brûler, il devint donc tout bonnement philosophe, et, chose singulière, cela ne nuisit pas à son avancement, non plus que ses grandes capacités. Mais les conteurs écrivent ce qu'ils veulent, et il n'y a pas besoin d'aller en Perse pour trouver des histoires des *Mille et une nuits*. L'histoire de l'Empire est plus compliquée que celle d'Al-Baba, et la guerre actuelle est plus merveilleuse que les aventures de Sindbad le marin. Quant à la lampe d'Aladdin, qui serait si utile à la France en ce moment-ci, ce n'est pas moi qui l'ai ; on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Peut-être se rouille-t-elle au vieux marcié. Il y a des lampes qu'on ne songe plus à frotter, tant elles sont vieilles et démodées.

Il est temps d'en revenir au digne conseiller Stryk, sinon, au lieu de faire son histoire, je finirais par en composer une moi-même, et elle ne vaudrait pas celle de Zschokke.

Ce qui lui était arrivé devait donc bouleverser son esprit ou y donner une forte trempette. Après cela, devenu philosophe, notre conseiller ne devait plus s'étonner de rien. Tout devenait possible.

#### De là sa devise.

A tout ce qu'on lui disait, il répondait : C'EST POSSIBLE ! Je ne crois pas pourtant qu'il soit possible de prendre la lune avec les dents, ce qu'il prouve qu'il n'y a pas de règle, de devise ni de proverbe sans exception. J'imagine qu'au fond, le digne conseiller Stryk, qui était un homme très-pratique, tenait compte dans le détail de ces exceptions-là. Dans tous les cas, c'est possible.

Il était donc au mieux avec l'Électeur quand éclata la Révolution française. Un jour qu'ils étaient ensemble au conseil d'Etat, l'Électeur président, Stryk conseillant, ce prince s'indigna contre les révolutionnaires français.

« C'est le peuple le plus abominable de la terre ! s'écria-t-il. Nul autre n'eût agité la sorte. Quand je songe à mes sujets, croyez-vous qu'ils soient jamais saisis d'un semblable vertige ? qu'ils renoncent à leur fidélité pour leur prince ? Qu'en pensez-vous, monsieur le conseiller ? »

Le conseiller, préoccupé en ce moment, n'avait entendu qu'à demi les paroles du prince. Il leva les épaules, et répondit par habitude : C'est possible, monseigneur.

L'Électeur pâlit. Comment l'entendez-vous ? s'écria-t-il. Croyez-vous qu'il arrive jamais un jour où mes sujets se réjouiront de ma perte ?

« C'est possible ! répondit-il cette fois le conseiller avec réflexion ; on ne peut rien prévoir. Rien n'est plus incertain que l'union d'un peuple ; car il se compose d'hommes qui ont chacun un intérêt à part qu'ils préfèrent à celui du prince. Un nouvel ordre de choses ramène de nouvelles espérances. Quelque amour que porte le peuple à Votre Altesse électorale, qui le mérite assurément, je ne voudrais pas jurer que dans de nouvelles circonstances ce peuple n'oublie les bienfaits de son prince, et qu'on ne vit les armes électorales brisées et remplacées par l'arbre de la liberté. »

L'Électeur s'éloigna alors de lui, et Stryk retourna en disgrâce. Chacun se disait : Le conseiller Stryk est un fou.

« Quelques années après, les Français, victorieux, passèrent le Rhin ; l'Électeur prit la fuite avec toute sa cour ; on planta à son départ l'arbre de la liberté, et les armes électorales furent brisées par le peuple. »

Je ne fais ici, par cette citation, aucune espèce d'allusion politique. S'il y en a là une, j'en laisse à Zschokke toute la responsabilité. C'est un Suisse, il parle librement et il ne sait pas ce qu'on doit au patriotisme et à la neutralité. Moi qui ne suis pas Suisse, et qui ne sois pas même de la paroisse, j'ai appris à être prudent, et je me défie des neutralités qui imposent tant de précautions. On me dit : Nous sommes libres ! « C'est possible ! » Mais j'aime mieux le croire que d'y aller voir. Au surplus, je ne sais pas s'il existe des princes qui capitulent, qui saluent poiment les révolutionnaires, à Berlin ou ailleurs, ou qui prennent la fuite devant les armées victorieuses. « C'est possible », mais cela ne me regarde pas.

Je voudrais, par respect pour les puritains, plus nombreux, comme on sait, en ce temps-ci qu'en aucun autre, passer sous silence ce qu'il y eut d'excessif dans la tolérance du digne conseiller Stryk, mais le fait est que, l'Électeur parti, il servit avec fidélité les Français qui avaient passé le Rhin. Mais l'histoire est là, et Zschokke est exact, voici ce qu'il dit :

« Stryk, en sa qualité d'homme habile et expérimenté, trouva de l'emploi dans le nouvel ordre de choses, surtout parce qu'on rappela ce qui avait causé sa disgrâce : on le regardait en quelque sorte comme une victime du despotisme qui venait de déchoir ; le nouveau régime s'établissait, et l'activité du nouveau conseiller ne contribua pas peu à le soutenir. »

Avec son ; « C'est possible ! » le digne conseiller ne tarda pas à se brouiller avec la République, qui n'aimait pas la prudence, et qui traitait Philinte et Alceste de la même manière ; celui-ci comme aristocrate, celui-là comme suspect. Le commissaire de la République arriva. On lui signala le tiédeur de Stryk.

« Le commissaire se trouvant un jour dans une grande réunion où l'on portait plus d'un toast à la liberté du monde, aux droits des nations et aux victoires de la République, se tourna vers Stryk et lui dit :

« — Je m'étonne que les rois osent encore nous résister, car ils ne font ainsi qu'accélérer leur chute. La Révolution fera le tour du monde. Qu'espèrent-ils donc ? Pensent-ils courber de nouveau la grande nation sous le joug et ramener les Bourbons ? Les insensés ! L'Europe périrait auparavant. Qu'en pensez-vous, citoyen ? Un homme raisonnable peut-il admettre que le trône se rétablisse jamais en France ? »

« — Cela n'est pas probable, dit Stryk, mais c'est possible. »

« — Comment, possible ! s'écria le commissaire d'une voix de tonnerre. Celui qui doute de la liberté ne l'a jamais aimée. Je suis affligé de voir un fonctionnaire public professer de telles opinions. Pouvez-vous les justifier, citoyen ? »

« — Cela est fort possible, dit Stryk avec calme. »

Et le digne conseiller, qui était ferré sur l'histoire, lui cita tout de suite des exemples tirés de l'histoire ancienne et moderne. Il finit par Cromwell et Charles II. ;

« Que voulez-vous dire avec vos Romains, vos Athéniens et vos Anglais ? s'écria le commissaire. Vous ne vous permettez pas de les comparer aux Français, j'espère ? Mais je vous pardonne vos vœux fausses, vous n'avez pas l'honneur d'être Français. Le pardon du commissaire ne fut pas

entier, car Stryk perdit sa place. Il eut même à subir quelques persécutions pour ses discours suspects. Quelques années après, Bonaparte devint premier consul à vie, et enfin empereur et roi. Stryk fut aussitôt rétabli dans tous ses emplois, parce qu'il avait notoirement appartenu au parti des modérés. Il jouit de plus de crédit et de considération que jamais ; ses prédictions s'étaient accomplies de nouveau, et il passa pour un politique consommé. »

Stryk demeura modéré sous l'Empire. Il était seul, tout le monde était impérialiste, non pas du lendemain, mais de la veille, de toujours. On se défendait comme d'une honte d'avoir pu souscrire à la république.

« — Je ne trouve pas de honte à cela, dit Stryk ; l'épidémie régnait, et l'on s'en est trouvé atteint, qu'elle repaïsse et vous en ressentirez encore les atteintes. C'est possible. »

« On riait. — Allons, allons, disaient quelques-uns, le conseiller n'a pas tout à fait tort. Mais peut-on imaginer que les Bourbons reviennent jamais ? Cela appartient à l'histoire des miracles. »

« — Hum ! c'est possible ! dit Stryk, et en effet, il ne tarda pas à voir l'événement s'accomplir, et l'ordre politique reprendre son assiette. »

Il était naturellement devenu suspect à l'Empire, parce que Napoléon lui ayant fait demander, en 1812, s'il ne pensait pas que les Français célébreraient le nouvel an à St.-Petersbourg, il avait refusé de répondre. « Quoi ! dit le général qui le consultait au nom du prince ; craindriez-vous que cette guerre n'ait des résultats fâcheux pour nous ? »

« Le conseiller haussa les épaules selon son habitude, et répondit : c'est possible ! »

Il fut destitué, mais le nouveau régime lui sut gré de sa prophétie, et il rentra en faveur. Pas pour longtemps. Voici la fin de l'histoire :

« Le prince lui faisait sentir un jour, dans le conseil, que son dévouement à tous les gouvernements qui s'étaient succédés rendait ses paroles quelquefois suspectes. — « J'ai toujours été un fidèle sujet, dit le vieux conseiller, car j'ai toujours servi le pays, quel qu'en fût le maître. L'Etat a toujours besoin du secours des citoyens, et c'est remplir son devoir que le servir dans toutes les circonstances. »

« L'Etat, dit le prince, c'est le souverain, comment osez-vous séparer sa personne de l'Etat ? »

« A ces mots, il jeta un regard sombre sur le conseiller, et lui fit signe de s'éloigner. Ce fut sa dernière disgrâce ; et lorsqu'on lui demandait s'il arriverait encore des changements politiques, il répondait : c'est possible ! On s'attaque aux lumières, à la vérité, à la liberté, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. »

« On veut en revenir à l'Inquisition, aux guerres de religion, aux ruses diplomatiques, aux titres de noblesse, aux rubans, aux saintes-alliances, à la censure et à de semblables moyens pour assurer la paix éternelle. Il en fut ainsi du temps où paraurent Franklin et Washington, du temps de la Bastille, du temps des Fourché et des Rogiv ; les mêmes causes reproduisent les mêmes effets. C'est possible ! »

Zschokke écrivait, on le voit, sous la Restauration. Si son conseiller Stryk avait vécu jusqu'à nos jours, il n'aurait pas cessé d'être prophète. Simple chroniqueur, je l'ai toujours été comme lui, à mes risques et périls, car il ne faut avoir raison ni trop tôt, ni trop tard. Stryk avait prédit en propres termes la révolution de Juillet, il aurait prédit 1848, le coup d'Etat, la chute du second Empire, Sedan, Metz et le reste. Il eût prédit les victoires de la Prusse. Si on lui avait dit : Les Prussiens conquerront-ils la France ? il aurait répondu : C'est possible.

Alors l'Allemagne est fondée, et le roi triomphant finira sur son trône un règne glorieux ?

« Eh quoi ! pensez-vous que l'Allemagne puisse se montrer ingrate envers ses princes, qui lui ont donné l'union et tant de gloire ? — C'est possible. »

« Enfin, la France est abattue, anéantie. Haussement d'épaules. »

« Pensez-vous donc qu'elle puisse vaincre et reprendre son rang ? »

« C'est possible. — Et que la République, cette chose impossible en France, se maintiendra-t-elle ? »

On pourrait, songeant à la fin de l'histoire du digne conseiller Stryk, qui parlait si bien de la politique des Bourbons, se dire qu'en Belgique les circonstances sont les mêmes et prédire chez nous une petite révolution de Juillet. Si, quand les libéraux étaient au pouvoir, affermis par treize ans de possession, recommandés par de grands services, par une politique loyale, on lui eût dit : la Belgique pourrait elle faire la folie de se livrer de nouveau aux catholiques, il eût dit sans doute : c'est possible ! Mais rien n'était moins probable. Cependant les catholiques sont à la hauteur à leur tour, et ils s'attaquent, comme dirait Stryk, à la vérité, à aux lumières, à la liberté, non-seulement en Belgique, mais dans le monde entier. Ils veulent en revenir à l'Inquisition, aux guerres de religion, aux ruses diplomatiques, aux titres de noblesse, aux rubans, aux saintes-alliances, à la censure et aux autres moyens pour assurer la paix éternelle. Ils paraissent forts et ils ont des jésuites pour guides. Pourraient-ils, avec cette force, être renversés ?

Stryk dira : c'est possible. (Office de publicité) 2880 BERTHIAUX.

### Chronique locale & départementale

#### Révision de la liste électorale.

Nous rappelons que le travail préparatoire pour la révision de la liste générale des électeurs s'opère durant le présent mois de décembre, et que tout citoyen dont le nom ne figure pas sur la liste de 1870 sera admis à réclamer son inscription en justifiant :

1° Qu'il aura accompli sa 21<sup>e</sup> année à l'époque du 31 mars 1871.

2° Qu'il a pris domicile dans la commune, antérieurement au 1<sup>er</sup> octobre dernier ;

3° Qu'il ne se trouve dans aucun des cas d'incapacité prévus par les art. 15 et 16 du décret organique du 2 février 1852.

Ces justifications pourront être faites au moyen des certificats délivrés par MM. les commissaires de police.

A Lille, pour mettre les électeurs à même de vérifier l'exactitude de la liste électorale, un extrait de cette liste a été adressé à chacun d'eux avec invitation, pour le cas où il y aurait des rectifications ou des additions à faire à son inscription, de le indiquer sur le dit extrait et de le renvoyer à la mairie avant le 23 décembre.

Tous les citoyens qui n'auraient pas reçu semblable avertissement doivent se considérer comme ne figurant pas sur la liste électorale, et sont instamment invités à ne point négliger de réclamer leur inscription dans le délai légal.

Dans les communes où pareille mesure n'aurait pas été prise, nous invitons les électeurs à s'assurer à la mairie que leur nom est inscrit sur la liste. Chaque année, beaucoup d'électeurs négligent de faire cette démarche, et plus tard ils reconnaissent que, par leur faute, ils sont privés du droit de voter.

Un journal de cette ville, s'imaginant trouver dans un de nos récents articles une allusion aux idées qu'il développe et aux principes qu'il professe quotidiennement, y répond, non par le raisonnement mais par l'injure.

Nous avons le regret d'apprendre aux rédacteurs occultes de ce journal, que nous n'avions nulle intention de nous occuper d'eux, ni de leurs idées. Nous nous adressons à un journal de Lille, rédigé par un homme honorable dont nous nous plaisions à reconnaître, bien que nous ne partageant pas ses opinions, le talent élevé et la loyauté parfaite, et qui, certes, nous aurait répondu avec calme et courtoisie. F. P.

## LA GUERRE DU NIZAM

PAR MERY

XVIII

LE LENLEMANN.

SUITE

— Mais il me semble... murmura Elona pour dire quelque chose, et sans intention d'aller plus loin.

— Oui, cela vous semble ainsi, comte Elona dit Octavie. Vous êtes parti hier au soir un peu clandestinement, je crois ; vous avez passé la nuit à Nerbudda, et ce matin vous avez chassé.

— Madame, je vois là rien de surprenant, dit Elona.

— Eh ! dites-moi, monsieur le comte, comment vous est venue subitement cette passion pour la chasse ? A Smyrne, où l'on ne craint pas de devenir gibier

soi-même, vous avez toujours professé le plus grand dédain pour la chasse et pour les chasseurs : ici, au Bengale, où les tigres chassent aux hommes, vous partez un beau soir, pour trancher du Robin des bois ; un seul mot de sir Edward fait éclater en vous cette passion après le coucher du soleil... Vous riez, comte Elona !... mai je ris aussi... voyez ! Après une mauvaise nuit, il faut bien nous égarer par quelques plaisanteries... Ici, toutes les fois que nos messieurs sont obligés de discuter un alibi, ils disent : « Nous étions en chasse. » Cela répond à tout... Hier, sir Edward m'a payée de cette raison, et je n'ai pas accepté cette raison, croyez-le bien...

— Octavie, dit Amalia, au comble de l'étonnement, Octavie, je ne te comprends pas... Vraiment, on dirait que tu es fâchée de revoir M. le comte Elona vivant, après avoir partagé ma douleur cette nuit...

— Amalia, je ne comprends, moi... je me comprends... Et le comte Elona, en lui-même, me rend plus de justice que toi...

— Madame la comtesse, dit Elona, je vous jure que je ne devine pas le sens de vos dernières paroles... Sa phrase fut coupée par un regard d'Octavie. Le jeune comte baissa la tête, et, dans une résolution instantanée, il admit qu'Octavie était instruite des horribles scènes de la nuit dernière, et il résolut de borner là cet entretien, de peur de provoquer une dangereuse in-

discretion.

Il y eut un long silence. Octavie se promenait à grands pas, en secouant la tête, appuyant par intervalles fortement ses pieds sur le plancher. Amalia regardait son amie avec des yeux qui, à force de tout exprimer, n'exprimaient qu'une vague et douloureuse inquiétude.

Elona, qui avait des soucis sérieux, et qui, ayant promis de se rendre à un rendez-vous inévitable, voyait avec effroi la nuit s'avancer, fit quelques pas vers la porte, puis se retourna vers les fenêtres, comme s'il eût voulu préparer les deux femmes à son départ obligé.

Octavie devina cette intention. « Monsieur le comte, dit-elle avec une politesse glaciale, cela n'empêche pas que nous ne soyons très-reconnaissantes de votre visite. Dans ce pays, où la nuit est un danger continu et invisible pour les voyageurs imprudents, nous avons été alarmées de votre absence. Vous nous avez assurés, voilà l'essentiel. Maintenant, si vos affaires ou vos plaisirs vous appellent ailleurs, nous ne voulons pas vous retenir. Agissez, monsieur le comte, en toute liberté. »

Elona murmura quelques syllabes qui voulaient commencer des mots et ne les achevaient pas ; et le noble jeune homme, ne voyant autour d'une phrase complète que l'écueil du mensonge, salua profondément Amalia ébahie et muette, puis la comtesse, et sortit en frappant son front avec sa main.

« Maintenant, dit Octavie avec un ac-

cent de dureté contenue, maintenant je livre mes cheveux à qui voudra les gagner ; si je me trompe dans ma prévision... Amalia, ce jeune homme sortira du village au tomber de la nuit.

— Octavie, dit Amalia, vraiment, depuis quelques instants, tu es une énigme vivante pour moi : je voulais parler en faveur...

— Amalia, mon ange, tu es un enfant !... tu n'as rien dit, tu as bien fait... Amalia, tu sors du couvent, et je suis une femme, moi, entends-tu ? Cela ne t'a point frappé, toi, de voir Elona défendre avec chaleur sir Edward ?

— Quoi d'extraordinaire, Octavie ? Elona est l'ami de sir Edward.

— Il est son complice ! C'est clair comme le jour indien ; ce serait évident pour tout le monde, excepté pour toi, pauvre petite !... Veux-tu que je t'explique ?

— C'est ce que j'attends, Octavie. — Amalia, je vais te briser le cœur, et vais brûler la racine de tes cheveux et glacer ton sang... Tu ne recules pas ? Eh bien ! je te dis que sir Edward a toutes les nuits des rendez-vous infâmes avec les bohémienues de ce pays, et qu'il a entraîné ton Elona dans cette horrible société.

— Ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible ! s'écria Amalia le visage en feu, le comte Elona est un noble gentilhomme qui n'est pas venu au Bengale pour se déshonorer ! — Amalia, mon enfant, sir Edward

aussi est un noble gentilhomme. Ces messieurs ne croient pas du tout se déshonorer avec des infâmes qui ne sont, à leurs yeux, que des gentillesse, que des passe-temps de voyageurs ennuyés. Les hommes sont ainsi faits, ils traitent l'amour avec une légèreté charmante. Pour eux, les femmes ne sont que des colifichets de luxe et d'amour-propre. Ce n'est pas nous qui avons inventé les sérails, je crois.

— Calme-toi, Octavie, calme-toi, tu perds ta raison...

— Je la retrouve, Amalia... Tout ce que je te dis, mon ange, c'est pour t'éclairer... Que m'importe à moi ce que fait le comte Elona ou ce que fait sir Edward ? Je ne suis jalouse ni de l'un ni de l'autre.

— Peut-être !

— Peut-être dis-tu ?... Vraiment, Amalia, tu châtis bien ton temps pour faire de la malice. Ecoute... où penses-tu que le comte Elona passera la nuit ?

— A l'auberge de Roudjah ; oh ! j'en suis bien sûr, moi.

— Novice ! veux-tu que donc que j'arrache violemment le bandeau qui couvre tes yeux ?

— Oui, — Très-bien, Amalia tu seras contente... Et que penses-tu de sir Edward qui devait venir aujourd'hui sous peine d'être déshonoré mes yeux ?

— Cela ne me regarde point, je n'ai rien à démêler avec sir Edward.

— Amalia, mon ange, mon enfant, ma